

LE GRAND PUIITS

I

Dans ses parois étaient fondus des monuments de tous les mondes ; gris, arrachés, ruinés, vaincus. De la terre, je vis une Tour Eiffel tordue, un Opéra de Sydney dont les toits avaient été retournés comme des ongles à l'interrogatoire. Des rampes, des hélices, des architectures magnifiques et souvent incompréhensibles reposaient suspendues, soudées à la commune matrice, ternies, glorieux naufrages exhibés en vrac, les tripes à l'air, comme un effondrement de tous les orgueils.

Coupoles, temples, pyramides à degrés ; mais aussi des cônes immenses, noirs et luisants, qui semblaient hérissés de petites fourchettes, en une amusante illustration de ce que pourrait être un gratte-ciel.

Il y avait ici des milliers de Babels dont certaines, minuscules, prêtaient à rire : monuments dressés par des fourmis, ou par des puces. Et puis l'on apercevait à côté le début d'un escalier, une marche comme une falaise, et l'on ne riait plus.

On riait d'autant moins qu'il n'y avait de proportions stables nulle part, que de simples trous semblaient receler des immensités de ruines. Un mètre-étalon y aurait gonflé puis rétréci à chaque instant, au gré de ses promenades le long de toutes ces surfaces étrangères les unes aux autres. Car les parois adoptaient ici un comportement pour ainsi dire fractal, qui obligeait le spectateur à enregistrer l'ensemble et tous ses détails dans un seul et même balayage, sautant d'une échelle à son centième sans précisément s'en rendre compte, ce qui ajoutait encore à la confusion, mais accentuait dans le même temps l'effet sauvage que produisait sur nos esprits la vision de toutes ces cataractes figées.

Le chaos se perdait dans les hauteurs. Au ciel brillait un phare comme une étoile proche, comme le Soleil vu depuis Saturne : les détails sortent de l'ombre, mais les couleurs ne giclent pas. Lumière crayeuse et cendrée, verticale, désolée, qui projetait sans art les ombres grotesques des parois sur le fond du puits, à cent mètres ou à mille mètres sous nos pieds.

Pour y aller, il faudrait trouver une voie, et se frotter, à notre tour, aux brusques variations de la longueur, aux vertiges, aux nausées, et à la peur aussi. Primo jeta un caillou dans le vide ; vers la fin, il descendit en spirale.

II

Ce qui claquait en bas, c'était, en ce qui me concerne, un cauchemar sans limites. Il n'y avait pas d'alternative, pas de rampe, pas de couloir ; rien d'autre que ce creux vorace dans lequel il faudrait, si l'on voulait sortir, s'enfoncer. En son milieu exact nous attendait, accueillante comme un beau ver au bout du fil,

une nacelle en forme de cage à serins, suspendue à un câble qui montait droit au ciel vers la lumière. Mais en chemin, incontournable, se déployait le piège mortel, le vieux rêve du fourmilion, le gouffre sans fond, dont la surface dallée, noire et blanche comme un échiquier, ondulait, avide.

Des tergiversations, il y en eut une pleine barrique. Si jamais bétail rétif tournilla devant les portes sans vouloir avancer, ce fut bien nous : soupçonneux, prudents comme nos crabes fétiches, aussi peu disposés à l'aventure que ces fameusement méfiants crustacés, mais, poussés par la nécessité d'en finir, obligés d'aller s'exposer au fond de cet avaloir.

Nous remontâmes chercher des cordes, des sangles, des mousquetons, que l'on savait être dans la luge. Nous en profitâmes pour tout inspecter là-haut, jusqu'à être parfaitement convaincus qu'à moins de se préparer à crever de faim en une semaine dans cet endroit flétri, il fallait, pour le quitter, en passer par l'épouvante.

Voici quelle était la structure du grand puits. Tout d'abord, loin dans les hauteurs, se tenait le fanal avec sa morne lumière pâlichonne qui nous donnait l'impression d'être en train de rôder sur une planète sans ciel, un astre déserté.

De là descendaient, majestueuses, quatre nervures annelées, luisantes, métalliques, d'une taille de titan. S'incurvant à mi-hauteur, cambrées comme des arcs sous la pression, elles ménageaient entre elles un vide immense à contenir des montagnes. Elles étaient reliées par une membrane sur laquelle étaient empilés, collés, soudés, fondus ou coincés, comme en un gigantesque casse-auto, tous les bâtiments de l'histoire des mondes.

Comment étaient-ils arrivés là ? Étaient-ce des souvenirs, des copies, ou bien les originaux récoltés dans un futur improbable par un collectionneur dément qui les aurait entassés dans ce gosier bizarre ?

Pour ce qui est des dimensions, de l'ampleur de cette caverne, vous aurez compris que les chiffres ne sauraient parler ; aussi bien, ils racontent n'importe quoi. Je me souviens qu'avec Niko nous tentâmes de donner une estimation de la hauteur de l'ensemble : entre dix et peut-être trente kilomètres, il n'y avait tout simplement pas moyen d'être précis. Quant au fond du puits, pavé de larges dalles, il semblait de taille à recevoir des avions ; mais il nous parut aussi pouvoir tenir dans un simple stade.

Et voici ce qui s'y passait :

Comme dans les anciens rêves dont nous avons parlé jadis avec Hassan et Arturo à la Roche aux Ancêtres, le sol ici n'était qu'une fine peau recouvrant un autre gouffre qui grondait, celui-là, et qui chantait aussi, comme grondent, comme chantent les eaux sous pression dans une conduite forcée les jours de grand orage. C'était sourd, c'était sombre ; cela irradiait une puissance qui rappelle celle des grandes machines devant lesquelles l'humain s'avoue insignifiant : turbines des barrages, chambres de collisions des accélérateurs. Sous le dallage se brassait une énergie phénoménale.

Des courants de convection faisaient bourgeonner, à la surface, une espèce de bulbe fluide, une fontaine qui soulevait périodiquement le damier, en de lents et longs dégorgements espacés par de grandes périodes d'accalmie au cours desquelles se répandait, par ondes concentriques, la houle.

Celle-ci, à son tour, remuait les dalles, les faisait s'entrechoquer dans ce vacarme qui secouait nos poitrines. Puis elle s'en allait frapper les parois, et les faisait frémir.

On voyait certains de ces radeaux instables se dresser soudain presque à la verticale, et rester ainsi dix, vingt secondes, avant de retomber ; d'autres se renversaient comme un navire qui sombre. Et toujours, par-dessous l'extraordinaire boucan des pierres en train de claquer comme un jeu de dominos qu'un dieu brasse, grondaient le gouffre et sa fontaine.

Nous avons l'impression d'être au fond d'un volcan, sur les berges de son lac de roche en fusion dont le clapot, par de puissants coups de bélier, réveille les parois qui sonnent alors comme un tambour et lâchent du gravat. Cela faisait aussi songer à un cœur au travail.

D'où provenait toute cette puissance ? Quelle merveille produisait ces montées de fluide qui s'en venaient soulever le damier avec, en son milieu, la cage à serins, joujou pitoyable, petit appât pour nos esprits éperdus, ludion tentateur pour les petits poissons ? Qui, là-haut, pêchait peut-être ?

Sous la surface, il y avait toutes sortes de choses, certaines magnifiques, la plupart inquiétantes. Rôdait là-dessous, de manière générale, une menace. À mesure que nous descendîmes, d'un rappel à l'autre, nous vîmes de mieux en mieux ce qui s'y passait.

Un moment – nous n'étions plus qu'à vingt mètres au-dessus du fond – nous nous reposâmes sur une corniche suspendue au-dessus de la houle, à l'abri d'une sculpture en feuille d'acanthe d'une taille à abriter des autobus. Nous nous accroupîmes là, fascinés par le spectacle des puissances à l'œuvre. Juste en-dessous de nous s'avancait un bout de promontoire, une roche jetée en surplomb, que les dalles venaient choquer.

Celles-ci, à cet endroit précisément, étaient les jouets de perturbations assez curieuses, qui les faisaient se grimper les unes sur les autres, ou s'entasser, pendant plusieurs périodes, debout, coincées dans un angle de la paroi, y montant et descendant avec la houle, raclant la roche en émettant des cliquetis de chaîne, des cliquetis de fantôme dans une salle de bal. Le gouffre, ici, nous montrait les dents.

Il y avait par conséquent de grandes surfaces sans rien qui flottait dessus, où se dévoilaient les profondeurs. Se tenait là-dessous un assez beau morceau d'univers, avec des nuages de lumière dorée, plus, en ombre chinoise sur un piquetis de milliards d'étoiles, les draperies d'une fumée de plusieurs centaines d'années-lumières au sein de laquelle luisaient, petites étincelles, des géantes rouges.

Juste sous nos pieds, à la faveur d'une de ces déchirures dans le dallage, il y eut une cataracte de lumière d'un pourpre soutenu ; il y eut aussi une éruption d'une humeur noire qui poussa des bourgeons jusque vers notre trou, et dans cette éruption nageaient des êtres dont vous n'avez pas idée, car ils semblaient fabriqués avec des soleils ; et cela, aucun astronome n'en a encore jamais eu la vision. Beaucoup, d'après Niko, ressemblaient à nos radiolaires : un sac hémisphérique, des filaments de lumières qui en sortent après avoir dessiné, à l'intérieur, d'élégantes arabesques, et puis de délicats tentacules comme de fins cheveux. Au centre, régnait une espèce de cerveau sillonné d'orages. Le tout vaste comme des millions d'empires, et si peu dense que des constellations

allaient et venaient là-dedans sans se gêner. S'il y avait par là quelques planètes, les microbes qui les habitaient ne devaient avoir aucune conscience de ce manège faramineux. Les ères, ici, passaient nonchalantes.

Puis, d'une grisaille morne à se pendre, surgirent des êtres distordus qui nous firent toutes sortes de grimaces. Ils étaient comme la personnification des tourments. Leurs figures ramassaient en de sauvages caricatures quelques unes des passions les plus puissantes de toutes celles qui chevauchent les vivants. Un Jérôme Bosch, un Lovecraft, n'en auraient pas changé une seule écaille. Ils nous narguèrent quelque temps, puis ils semblèrent s'affliger d'un grand malheur, et se dispersèrent en pleurant. Il n'y eut alors plus rien qu'une dilution d'argile grise ; je repensai au labyrinthe de ceux qui avaient tout abandonné.

Et ce n'était pas fini. Selon le point d'où l'on se plaçait pour l'observer, le gouffre nous montrait beaucoup d'autres choses encore. Souvent il se faisait ténébreux, désert et mauvais ; ailleurs, de rares étoiles passaient en zigzags. L'ensemble affichait une nette prédilection au sinistre, à l'obscurité, à l'informe : des nuées sombres qui roulaient, pressées, ou bien, tout simplement, un grand vide avec les parois qui filent dans le noir. Et toujours, ce bruit de sang dans les veines, ce bruit de fièvre, avec, tout en bas, quelque chose comme le feulement d'une bête dont c'est l'ancre.

Voilà ce qui bougeait sous les dalles, et voilà ce qui les bougeait. Au milieu, il y avait l'ascenseur. Et nous, sur notre corniche, au-dessus de ce lac mauvais rempli de pénombre et d'apparitions imprécises, nous avons peur.

Je levai les yeux. Suspendus aux parois, éclairés par le fanal, nous surplombaient tous les petits gravats fabriqués par les humains et tous les autres jobards de la Création : des pyramides, des cubes, des hélices, des colonnades, des flèches, tout un bric-à-brac entreposé sur la membrane indifférente et somptueuse de ce mirifique abîme.

« Voici donc le Chaos, déclara Cécile... Ou du moins sa bouche.

— Un gouffre vertigineux, une chute sans fin...

— Un espace immense rempli de folie et d'inconséquence...

— Je n'en suis pas sûre, mes petits !

— Et alors quoi, Grand-Mère ?

— La folie et l'inconséquence sont au-dessus de nos têtes ; encore une fois, nous voici dans une allégorie. Quant à cette cage à serins, au milieu du gouffre, je m'en méfie... Oh, que oui je m'en méfie ! J'ai peur de tout ici, mais cet ascenseur-là me hérissé ! Je flaire le piège... Là-haut, c'est la Plume et sa mer toute plate sans rien d'autre que les mirages ; là-haut, il n'y a rien que la Plume et vous savez ce qu'elle contient. Vous connaissez la collection du Baron...

— Moi, cette cage m'attire, annonça Niko. Je ne veux rien avoir à faire avec le chaos qui grouille là-dessous ! Enfin quoi, regardez cette bête, juste là, à droite ! Tomber dans cette soupe ?

— Niko, dit Cécile, je crois savoir ce que ma tante veut dire... Voudriez-vous revivre toute votre jeunesse ? Voudriez-vous refaire les mêmes bêtises, être à nouveau le bon crétin naïf que vous avez, sans doute, été, comme tout le monde ? Voudriez-vous recommencer à traverser les frustrations, les espoirs, la vanité des gains ? Imaginez-vous à l'âge de Lucas !

— Ah bien merci ! Il a quoi mon âge ?

— Aha ! Mauvais exemple, annonça Primo. Lucas est un vrai touriste ! Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi détaché... Il est d'une désinvolture, c'est à se demander s'il comprend quelque chose, ou s'il ne se fiche pas de tout... En attendant, tu as mis Niko en colère, vilaine fille !

— Pourtant, c'est bien Lucas qui ne supporte ni les cons, ni la foule, ni la bêtise crasse, ni les pubs, ni la télé, ni Paris, ni les bagnoles, ni les avions ni le métro...

— C'est parce que j'avais ma vie à perdre, lui répondis-je, et que tout ce que tu viens d'énoncer me la rongerait. Cécile ? Évika ? Si la cage à serins vous inquiète à ce point, que préconisez-vous ?

— Plonger dans le gouffre, sous les dalles, évidemment !

— Sous les dalles évidemment... Comme vous y allez !

— Ah mais c'est du grand n'importe quoi, gronda Niko. C'est insupportable d'entendre des conneries pareilles ! On nage en plein mysticisme, c'est gluant, c'est immonde ! Je refuse de vous suivre dans votre trou ! Où croyez-vous ressortir ?

— Eh bien restez, vieux peureux ! croassa la vieille dame. Conservez donc votre minuscule personne toute palpitante de frayeurs inutiles, refusez l'aventure, gardez bien précieusement vos petits regrets, vos pleurs, votre peine de n'être plus jeune ! Je n'oublie pas – laissez-moi parler ! – je n'oublie pas le spectacle *désolant* que vous nous avez donné, dans le labyrinthe de boue ! Je n'oublie pas le fantôme que vous avez créé par votre seul désespoir !

— Nicolas, reprit Cécile, pourquoi donc êtes-vous venu ici, dans ce monde ?

— Je suis venu... je suis venu par pur ennui ! J'en avais ma claque de cette vie stupide de petit vieux, parce que le monde est beau et que je voulais encore le voir, et je ne regrette rien ! Seulement maintenant c'est fini, je vous quitterai. Allez où vous voulez avec votre tante, moi je remonte ! Qui m'aime me suive...

— Remontez, cria Évika, et vous redeviendrez le petit croûton avec ses regrets grisâtres ! Vous serez bien avancé, alors ? Vous aimez donc tant que ça les prisons ? Les fins ternes et mollassottes ? Moi je dis qu'on saute dans cette saleté de trou comme des parachutistes, et tant pis si on se rétame, on aura bien vécu ! Vous, vous abandonneriez ceci pour votre poussière ? Mais vous êtes fou !

— Bon ! Stop !!! Tant que nous aurons peur, dis-je, nous prendrons de mauvaises décisions. Je vous propose de rester ici jusqu'à ce que nous nous soyons acclimatés à... à ce qui est là-dessous, et que nous retrouvions notre calme... Niko, je n'oublie pas que vous nous avez plus ou moins sauvé la mise au début de notre périple. Ici, eh bien c'est à mon tour de vous faire la leçon : voici une épreuve, et il convient de la franchir sans rage ni passions excessives. Vous rappelez-vous vos paroles d'alors ?

— Hmm...

— Souvenez-vous aussi de l'avertissement du Baron : nous formons un groupe. Nous formons sens par notre groupe ; nous sommes une équipe, l'unité de base agissante du Baron, son pion. Si nous nous séparons, nous affaiblissons le pion. Ici, les destins divergent et les futurs ne se renouent pas. Se quitter maintenant, c'est se quitter pour toujours, comme dans une vraie mort, et dans des mondes différents. Ici, vous le voyez, ce n'est pas un univers homogène... Nous y avons vu toutes sortes de portes, des chambres, des passages. Il faudra se dire adieu, pensons-y... Alors en attendant, reposons-nous. Tout le monde est d'accord ? »

Ne rien faire et présenter cette inaction comme un acte de sagesse, c'est toujours apprécié quand les circonstances vous hurlent à la figure. Ma motion obtint l'unanimité. Nous nous installâmes sur le balcon, à regarder les dalles basculer. Quelqu'un prépara du thé. Niko refroidissait lentement, mais Évika resta longtemps raidie, scandalisée par la défection du vieil homme.

III

C'était maintenant l'heure du grand choix, celui que le Baron Samedi, avec sa tronche de clown détérioré, nous proposait au carrefour : jardin contre sépulcre. Évika, en mettant des paroles sur le dilemme, avait, au passage, donné son avis, que Niko n'avait pas voulu recevoir. Chacun, maintenant, sourd et aveugle aux autres, s'interrogea en toute franchise. Chacun se consulta, et pour lui-même seulement, car la terreur de cette chose goulue qui clapotait là-dessous refoulait aux marges toute pensée altruiste.

Primo avait dit de moi que j'étais d'une réjouissante désinvolture ; c'était exact en apparence. Peu de choses en effet, dans mon ancienne vie, avaient été capables de me forcer au point de me faire dévier de mon petit chemin de renard en maraude. Vivant assez souvent comme un canard au bain, les événements qui me touchaient personnellement, d'ordinaire me glissaient dessus sans s'attarder. Par contre, ainsi que l'avait souligné Cécile, les faits plus généraux, comme la fameuse bêtise humaine, la méchanceté, l'avidité des imbéciles, alors qu'ils ne me concernaient pas ou peu, me torturaient. Quand j'en étais victime, j'en riais bientôt ; mais dès qu'ils me laissaient tranquille, j'enrageais de les voir agir dans le paysage, et toujours vaincre.

De toutes les attaques lancées contre moi, j'étais sorti gagnant. Malgré le chien dans la carrière, malgré la destruction des polders ; à chaque fois, j'étais ressorti blessé mais debout, et sentant, dans ma main, peser un gain.

Telles étaient ma puissance et ma tranquillité que je décidai, à cet instant, de suivre Évika dans sa plongée. Je ne danserais jamais, sur les dalles, le pas compliqué menant à l'ascenseur. Mais peut-être choisirais-je ma trappe.

Niko me serra dans ses bras : « Je tâcherai d'arriver entier jusqu'à la cage. J'ai repéré un chemin, et une cadence acceptable. Je te dis adieu, mon fils ». Nous nous tapotâmes mutuellement les épaules. Il fallut se moucher. Moi, je me souvenais de ce que j'avais vu sur la chaussée : un Niko qui sautait dans le vide, et qui faisait la bombe dans la douve au pied de la Plume. Je le voyais et le revoyais encore sauter, tomber, échappé d'une prison aérienne, et choisissant la mort. Cette chute-là, peut-être, me le ramènerait. En attendant, son choix était scellé, aussi je ne fis aucun commentaire.

« De toute manière, dit Cécile, les règles qui dominent l'existence sur la Terre ne semblent pas tout à fait appliquées ici. Ma tante a parlé d'allégorie : il est possible, alors, que les souhaits décident à la place de la loi...

— D'accord, dit Primo. Donc voici un puits à souhaits ?

— Je ne suis sûre de rien... Simplement, quand tu seras sur les dalles, pense très fort à l'endroit où tu voudrais être. Ça marchera peut-être ?

— Ça pourrait aider, bien sûr... Ô Grand Juju, ramène-moi dans ma petite rue !

— Où voudriez-vous être ? demanda Cécile aux autres. Autant aller tous au même endroit, n'est-ce pas ? Si j'ai vu juste, il ne faudrait pas s'éparpiller...

— Un petit instant, s'il vous plaît ! Pourquoi le Baron nous a-t-il montré toutes ces choses ? demanda Évika

— On nous a formés, répondit Hassan. On nous a informés. Qu'en retenons-nous ? Que le futur n'est plus clos. Nous en savons plus sur le gouvernement d'un monde que n'importe qui sur Terre. Nous savons aussi que nous partirons de zéro : pas de crédit, pas d'audience, et peut-être même aucune légalité. Pourtant, notre tâche est de dévier l'humanité de son destin.

— Son destin qui, pour le moment, est donné par la ligne de plus grande pente, ajouta Karine. Ce qui l'amène, devant la supernova, sans plus de protection. Donc, notre devoir serait de renforcer les défenses ?

— C'est à dire, repris-je, de faire les prophètes. Or, nous savons une chose radicalement nouvelle, qui change la donne : il n'y a pas de message mystique. Le Baron nous a baladés, avec sa Genèse sur mesure. Depuis quand un loa énoncerait-il des mythes grecs ou juifs comme des vérités ? En vertu de quoi un loa inviterait-il ses auditeurs à le comparer à un ancien Titan ?

— Je crois saisir quelque chose, dit Arturo... Primo est juif ; toi, Lucas, de vieille culture humaniste ; Hassan est musulman, et mes parents étaient chrétiens. Voici pour la Genèse. Karine en connaît un rayon sur les mythologies du Moyen-Orient, elle sait tout de Prométhée... Niko, je suppose que...

— Pas du tout ! Athées depuis trois générations. Ce qui fait que j'ai ma propre petite opinion sur tout ceci, mais qui rejoint la vôtre, je parie.

— On verra bien... Et ces deux demoiselles, enfin, savent tout du vaudou. Par conséquent, elles ont quelques idées à propos du Baron. Alors j'ai une petite question : que feriez-vous si vous aviez à tenir un discours unique à des esprits d'histoires aussi diverses que les nôtres ?

— Je saisis ce qu'Arturo est en train de renifler, dit Évika. Si vous saviez à quel point cela fut extraordinaire, tout à fait hors-normes, d'entendre le Baron Samedi parler comme s'il avait été un jour sous les ordres du Bon Dieu des Israélites !

— Compris, annonça Karine. Ce Baron était une synthèse ? Un petit personnage destiné à nous servir de guide...

— Dans un didacticiel. Putain, je le savais ! » Primo venait de découvrir le truc.

IV

« Je voudrais bien savoir quand est-ce qu'on vit vraiment » bougonnai-je.

Niko se leva : « C'est tout à fait ce que je redoutais... C'est complètement insupportable ! Ah, mais je le sentais venir depuis longtemps, ce coup-là ! Depuis que le Baron m'avait extrait du wagon, et envoyé balader de ci de là, à me crever la paillasse pendant une éternité... Alors là, cette fois-ci c'est officiel : je rend les armes. Prenez-en note. Je suis en train de perdre les pédales. Si je reste encore une minute ici, je vais finir cinglé, cuit, foutu, bouilli ! Donc : je pars, je me tire, je me casse, je prends la poudre d'escampette. J'emprunte la sortie qui mène vers le haut. Des volontaires pour m'accompagner ? »

Évika se leva. Cécile bondit : « non !

— Laisse-moi tranquille, poussin.

— Non Matant', li pas posib !

- Nou pase bon jounen, et bon vi. Je t'aime mon poussin.
- Non Matant' !
- Embrasse-moi, là...
- Faites quelque-chose, bande de nases !
- Cécile, c'est sa liberté...
- Ta gueule, Lucas ! Ta gueule ! Matant', tu pars pas avec l'autre taré !
- C'est mon droit, la fille. N'oublie pas à qui tu parles ! Va pas contre ma volonté ou il t'en cuira, et je te le promets ici devant tout le monde.
- Matant'...
- Salut vous autres. Retenez-la. Je t'aime. Niko, je te suis. »

Enfin, je n'accompagnerai pas Évika. Elle dit encore ceci, tandis que Niko, le regard brouillé, nous saluait tour à tour : « N'oublie pas, Nicolas le Gall, que je sais, moi, ce que je crois. J'en sortirai avant toi, parce que je me connais, et que je sais mes détours. Je t'attendrai. Tâche de ne pas traîner, gredin !

- Mais oui, la vieille, je traînerai pas. Enfin c'est sympa de venir...
- Oh, le vieux tromblon ?
- Quoi, la bique ?
- Prends-moi donc par le bras, mon fier, et allons-y le front haut !
- C'est le moins qu'on puisse faire.
- Absolument. »

Ils s'éloignèrent dans les roches, dans le vacarme, dans l'ombre, dans la lumière.

Une chose singulière arriva lorsqu'ils réapparurent au bas du ressaut, et qu'ils mirent les pieds sur une dalle plus calme que les autres : celle-ci s'éleva comme un tapis volant, et transporta d'un seul trait ses deux passagers jusqu'au pied de la nacelle, tout bêtement.

Évika et Niko rentrèrent dans la nacelle. Ils fermèrent la grille. Il tirèrent sur une chaîne qui pendait. La nacelle s'éleva, tractée d'en haut. La gravité un peu foldingue de l'endroit joua avec l'objet comme elle avait joué avec la pierre qu'avait lancée Primo : la nacelle décrivit des cercles autour du puits, très larges au début, et se resserrant petit à petit, au cours de la montée.

Au bout d'une demi-heure, ils n'étaient plus visibles. Cécile hoquetait encore, et Primo, qui cherchait à la consoler, s'était déjà pris deux beignes. Je me mis debout. Karine, qui pleurait Niko, essuya ses yeux et se redressa, prête à me suivre. Arturo me retint par le bras : « Et où vas-tu comme ça ?

- Au boulot. Tout plutôt que de rester sans rien faire. Je rentre à la maison.
- Et c'est où, la maison ?
- Là où le Baron jugera bon qu'elle soit. Quand on commence à s'abandonner à des puissances, on va jusqu'au bout. Moi, je ne connais rien à cette machine qui nous trimballe, donc, n'ayant pas le choix, je me fais docile et j'avance.
- C'est beau, le courage.
- On ne va pas attendre que la cage revienne, n'est-ce pas ? D'abord, rien ne nous dit qu'elle le fera. Ensuite, Évika ne voulait pas y monter. J'ai tendance à lui faire confiance. Reste le plongeon dans le trou.
- Et à la grâce de Dieu.
- Si tu veux... Ce dallage, dans le puits, semble être un raccourci pour n'importe où. C'est terrifiant, c'est cauchemardesque, mais c'est tout ce qu'on a... Donc je serre les dents et j'y vais. Mais pas sans vous, bien entendu.

- On arrive. Arturo se leva. La consigne, c'est ?
- Prêts à rentrer, à la convenance du Baron, tous ensemble.
- Ça me va. Hassan ?
- Pas de problème.
- Cécile, tu te sens d'humeur à y aller ?
- Maintenant ou plus tard, de toute façon... Primo, debout. »

Comment procéder ? Descendre, aviser une plaque pas trop agitée, monter dessus. À combien ? Nous étions six. Fallait-il partir en deux fournées, ou en trois ? Deux par deux me semblait plus logique... Mais, à bien y réfléchir, embarquer pourquoi faire ? Pourquoi ne pas sauter directement ? Par peur, vraisemblablement. Il nous fallut imaginer de passer par une dalle. Nous décidâmes d'y aller en binômes, constitués par affinités. Ce fut vite vu. Premier départ, Karine et moi. Les héros.

Au bas de la paroi, il y avait une vire, un petit quai d'un pas de large, suspendu au-dessus des ténèbres. Je pris un petit caillou, et le jetai devant moi : il plongea, plus lentement qu'il n'eût fait dans de l'eau. Je pris une allumette, et la posai à la surface. Elle sombra à la même vitesse que le petit caillou. Un mouchoir s'enfonça ni plus ni moins vite.

Rien ne flottait, en somme, que les plaques ; tout le reste coulait, à une vitesse constante qui montrait que la force d'Archimède, ici, n'intervenait pas.

J'avançai la jambe au-dessus du gouffre, et la posai sur une dalle, qui s'inclina. Je me lançai, et tombai à genoux. La dalle se cabra, piqua du nez, se cabra encore. Elle était lisse, j'y glissai. Je me mis à plat-ventre ; peu à peu, elle se calma. Je me remis à genoux, bien au milieu. Je tremblais. Pour la première fois de ma vie, je tremblais réellement de peur.

La dalle, qui était très sensible, remua sous ma panique. De plus, elle flottait mal. Ma simple personne l'avait déjà bien enfoncée. Plus du tout enchanté à l'idée de sauter de plaque en plaque comme une grenouille sur des nénuphars jusqu'au moment où je trouverais la courage de plonger, je voulus faire demi-tour, mais n'osai plus bouger ; et voilà qu'une ondulation du lac arriva, lente, énorme. Elle souleva le radeau. Je basculai à la renverse.

C'est à ce moment précis qu'un choc violent précipita ma dalle encore plus sous la surface. C'était Karine, qui venait d'atterrir. Elle s'applatit, bras et jambes écartés, tendus, agrippant les rebords du bout des doigts, pédalant pour ne pas glisser. Je m'accrochai à elle, et me collai de nouveau à plat-ventre. Dans cette position, je me rendis compte que j'avais le visage dans le lac. On y respirait, c'était tiède, les sons de la caverne y étaient comme étouffés.

Des lumières nouvelles montèrent des profondeurs, comme les phares d'un robot sous-marin. Elles se déplaçaient par paires ; on aurait dit les yeux d'un gros animal en maraude. Karine s'empara de ma main droite. Elle semblait tétanisée.

Jamais je n'eus autant la pétoche que l'instant d'après, lorsque quelque chose me pinça le mollet gauche. Je fis un bond de gnou, jusqu'à bien deux mètres de hauteur, dans un saut en vrille qui me fit voir Hassan et tous les autres, ébahis, sur la rive, en train de me regarder gicler comme un missile. Le hurlement de dingue que je poussais en même temps terrifia Primo – c'était lui qui m'avait touché. Il hulula un cri de cantatrice, dérapa, se retint à une cheville

de Cécile, et tomba du quai sur la dalle. Celle-ci, conciliante, bascula comme une trappe et nous engloutit sans rémission, Primo, Karine, et moi. Cécile, que Primo n'avait pas lâchée, fit la quatrième.

Ce que voyant, Hassan et Arturo, après s'être consultés du regard, se bouchèrent le nez, et sautèrent dans notre sillage.

Or, Cécile, s'agrippant d'une main au rebord de la dalle, avait retenu Primo qui coulait. Pendant ce temps-là, Karine et moi, accrochés bêtement l'un à l'autre, filions. À ce moment-là, Hassan et Arturo, qui sautaient sans regarder où, écrasèrent les doigts de Cécile, qui rugit et lâcha prise. La dalle se dressa en l'air, assomma Hassan au passage, balança toute la grappe dans le trou, et se rétablit dans une éclaboussure magistrale, scellant le chapitre de nos dérisoires aventures sur les territoires de la Plume.

